

Frédéric Henriet, amateur-artiste ou artiste amateur

Charles Frédéric Henriet – appelé par les siens Frédéric Henriet ¹ – peintre paysagiste, graveur et écrivain, naquit à Château-Thierry le 6 septembre 1826, au numéro 10 de la rue du Château, en la maison dite de la « Chancellerie ». Son père, François Joseph Henriet, marchand épicier au carrefour des Quatre-Vents (formé par le croisement de l'avenue de Soissons et de la rue Saint-Crépin), était alors âgé de quarante-huit ans et sa mère, Angélique Victoire Geisler, en avait trente neuf.

François Joseph avait été l'époux en premières noces de Marie-Anne Hélot, originaire de Mont-Saint-Père, et de son union avec cette dernière étaient issus deux fils, Augustin Henriet, né en 1804, qui devint greffier à Château-Thierry et Marie Gabriel Henriet, né le 13 mars 1807, qui épousa une demoiselle Gobert et embrassa la magistrature à Château-Thierry. Marie-Anne Hélot mourut à Château-Thierry peu après la naissance de son second garçon, le 27 juillet 1807, et François Joseph attendit le 29 avril 1812 pour se remarier à la mère de Frédéric. Celle-ci était elle-même fille de Jean Joseph Adolphe Geisler, notaire et maire de Condé-en-Brie, et veuve de Jean Charles Antoine Barret. De cette nouvelle union naquit en 1814, avant Frédéric, une fille prénommée Louise Adélaïde qui plus tard épousa Aimé Christophe Thirion, notaire à Château-Thierry. Frédéric, quant à lui, naquit au moment où son père se retirait des affaires et où son frère consanguin, Gabriel, se préparait à endosser sa robe de magistrat.

Du côté de la littérature et de la critique d'art

Lorsqu'il obtint son baccalauréat, Frédéric se montra respectueux des ambitions que son père avait forgées pour lui : il s'en fut à Paris, s'installa au n° 6 de la rue des Boucheries-Saint-Germain ², et s'inscrivit à l'École de Droit avec pour perspective une carrière dans le barreau. Il fréquentait cependant surtout le théâtre, les expositions, les milieux artistiques et journalistiques. Aussi, tandis

1. NDLR : Au XIX^e siècle, le prénom d'usage est le deuxième prénom.

2. Cette rue a disparu avec le percement du boulevard Saint-Germain, à partir de 1855. Elle se trouvait à l'emplacement de la partie ouest de l'actuelle rue de l'École-de-Médecine, entre les rues Dupuytren et du Four.



Frédéric Henriet, *La chapelle du Han*. Huile sur toile, 25 x 38 cm. (Collection particulière)

qu'il faisait son stage d'avocat, commença-t-il d'écrire, à partir de 1850, pour différents journaux parisiens comme *Le Journal des Théâtres*, *Le Tintamarre*, *Le Corsaire*, *L'Illustration*, *Le Journal de la Cour*, *Le Journal de Paris*, *L'Artiste* et *L'Entracte*.

Dans *L'Illustration* du 31 mai 1851, notamment, il publia sa « Monographie du sourire », chapitre extrait d'un petit livre, *Œillades et sourires*, qu'il publiera en entier en 1856³. S'y trouvent réunies quelques sentences piquantes et volontiers moralisatrices : « Quand une femme ne vous regarde pas, c'est pour mieux vous voir », ou encore « Dans le regard d'une provinciale, il y a plutôt des sentiments ; dans le regard d'une parisienne, il y a plutôt des appétits. » Même veine dans ces quelques extraits publiés par Henriet dans *Le Corsaire* sous le titre « Ab hoc et ad hac » : « Il y a conscience et conscience comme il y a bretelles et bretelles. » ; « Les femmes coquettes s'habillent plus encore pour les femmes que pour les hommes. » ; « La timidité est la pudeur de l'âme. » Plus sérieusement, Henriet fait œuvre de critique d'art et rédige, sous divers pseudonymes (Desclinvillle, H. Desclinvillle, D..., Geisler ou H. Geisler, du nom de sa mère), de nombreux articles pour *L'Art*, *La Gazette des Beaux-Arts*, *Le Journal des Arts*, *Le Courrier de l'Aisne*, *Le Journal de l'Aisne*, *Le Journal de Château-Thierry*, etc.

Le 12 janvier 1850, il écrit cette lettre au comte Alfred-Émilien de Nieuwerkerke qui venait d'être nommé par le président de la République Louis-

3. Chez Parmantier, à Paris ; imprimé par Bonaventure et Ducessois.



Frédéric Henriet, *Château-Thierry*. Huile sur bois, 36,5 x 36 cm. (Collection particulière)

Napoléon (le 25 décembre 1849) à la direction des Musées et du service des Expositions des ouvrages des artistes vivants : « J'ai vingt-trois ans, je suis licencié en droit, avocat stagiaire. Obligé de me faire une situation, je désirerais entrer soit dans les bureaux de la direction des Musées soit au ministère de l'Intérieur. J'ai déjà fait un peu de critique d'art et de la littérature dans des journaux de cinquième ordre. Je ne dissimule pas la faiblesse de travaux à peu près insignifiants et si, quoiqu'il m'en coûte, je les mentionne ici, c'est que je crois du moins qu'ils m'ont fait acquérir une facilité de rédaction qu'on pourrait mettre à profit dans une administration. » Il lui fut répondu qu'il n'y avait pas de place vacante au musée du Louvre.

« Par l'intermédiaire d'un camarade d'enfance installé à Paris pour y étudier la pharmacie – rapporte Étienne Moreau-Nélaton ⁴ –, il avait fait la connaissance d'un paysagiste répondant au nom de Frédéric Legrip, dont il s'était mis à copier les études. Et puis, c'est Lecart en personne (son premier professeur de dessin à Château-Thierry) qu'un beau jour il a vu surgir sur le pavé parisien. Lecart, contraint de quitter Château-Thierry, où il ne faisait plus ses affaires, s'était fait embaucher par le peintre verrier Nicolas Coffetier, émule et ami des artistes voués par métier au « gothique » qu'étaient les Geoffroy-Dechaume et les Steinheil. Coffetier n'était rien moins qu'un esprit cultivé : c'était un rustre aux manières triviales et au parler vulgaire. Mais il avait le sens inné des choses d'art.

4. Étienne Moreau-Nélaton, *Mon bon ami Henriet*, Paris, 1914, p. 19.

Son atelier ⁵ était un cénacle de choix où introduit par Lecart, le néophyte de vingt-cinq ans qu'était notre Frédéric Henriet s'initia naturellement au culte que chacun y pratiquait. Il lui était réservé d'y rencontrer Daubigny dont il deviendra l'élève et l'ami. Celui qui lui procura cette rencontre mérite d'être qualifié de bon génie. »

Le 26 janvier 1852, Henriet écrivit au ministère de l'Intérieur pour renouveler sa demande et reçut une réponse favorable lui donnant un emploi temporaire à l'exposition du Salon. Il habitait alors au n° 48 de la rue de l'École-de-Médecine ⁶. Quelques mois plus tard, le 20 juillet 1852, son père, qui avait été conseiller municipal à Château-Thierry de 1830 à 1848, écrivit à son tour, au prince président de la République, pour appuyer son fils dans le projet qu'il avait d'intégrer une administration. Henriet fut alors nommé sous-inspecteur aux Expositions des ouvrages des artistes vivants, avec pour chef de service le marquis Philippe de Chennevières-Pointel, « délicat appréciateur des œuvres d'art. » Son contact devint alors permanent avec le monde si vivant et si sympathique des ateliers. Henriet s'y lia particulièrement avec Jean-Baptiste Camille Corot et Antoine Chintreuil. « Ses attributions de bureaucrate – nous dit à nouveau Moreau-Nélaton – lui valaient de rendre quelque menu service à Corot en personne et d'entrer dans les bonnes grâces de cet aîné, en qui la jeune génération saluait un maître, sans que sa bonhomie tirât le moindre orgueil de ces hommages ⁷. »

Par arrêté du 18 mars 1853, Henriet fut nommé par Nieuwerkerke employé à l'Exposition des ouvrages des artistes vivants et, le 11 août de la même année, employé à poste fixe dans l'administration des Beaux-Arts.

Henriet songea alors à stabiliser sa vie privée et, le 21 juin 1853, il épousa à Château-Thierry Marie Henriet (née le 11 août 1833), fille de son demi-frère Gabriel Henriet, juge au tribunal civil de la même ville. Les époux avaient dû demander à l'empereur Napoléon une dispense de degré qui leur avait été accordée le 11 mai précédent. « Le lendemain de la noce, les mariés entraient dans un modeste appartement au cinquième étage de la maison portant le numéro 14 de la rue du Pré-aux-Clercs. Ils devaient l'habiter cinquante-huit ans ⁸ », soit jusqu'en 1911.

L'année 1854 vit une nouvelle promotion pour Henriet : par lettre adressée au ministre d'État chargé de la Maison de l'empereur, Nieuwerkerke le nomma en effet secrétaire des Musées impériaux avec effet au 1^{er} juillet suivant. À propos de Nieuwerkerke, et au lendemain de sa mort, survenue en 1892, Henriet écrivit :

5. Qui se situait au 96 rue Notre-Dame-des-Champs.

6. Mais cette nouvelle adresse ne correspondrait-elle pas à celle précédemment citée, 6 rue des Boucheries-Saint-Germain, rebaptisée après le percement du boulevard Saint-Germain ?

7. Étienne Moreau-Nélaton, *op. cit.*, p. 19-23.

8. Étienne Moreau-Nélaton, *op. cit.*, p. 27.

« Le comte admirait Delacroix sur parole, avait horreur des rusticités à la Millet, des rudesses d'un Ribot, et le bon Corot lui-même ne trouvait pas grâce devant ses yeux. Ces hérésies artistiques eussent pu avoir des résultats fâcheux, puisque les Expositions des artistes vivants, passées du ministère de l'Intérieur au ministère de la Maison de l'Empereur, se trouvaient, comme nous l'avons dit, placées dans les attributions de la direction des Musées ; mais il eut l'esprit et le bonheur de mettre, à la tête de ce service, l'homme qui possédait le mieux que personne toutes les qualités requises pour ce poste délicat, le marquis de Chennevières, fin connaisseur, particulièrement curieux des libres recherches de la jeune école.

« J'ai dit l'aversion du surintendant pour Corot. Il lui reprochait ce qu'il appelait sa couleur boueuse et ses contours cotonneux. C'est au point qu'il tint pendant longtemps le tendre charmeur à l'écart du Salon Carré. Ce ne fut qu'en 1861, et à son insu, qu'on y accrocha la belle oeuvre, exposée cette année-là sous le titre *Le Repos*, et plus connue maintenant sous celui de *La Toilette* ; Monsieur de Chennevières avait profité, pour réparer un regrettable déni de justice, d'une chute de cheval qui empêcha pendant plusieurs jours le Directeur de passer son inspection habituelle au palais des Champs-Élysées. Quand il revint, il fronça bien un peu le sourcil devant la toile introduite là par surprise, mais il fut beau joueur et il prit la chose en riant⁹. »

Dans les années 1850, Henri

et publia plusieurs essais et articles, fort intéressants, parmi lesquels *Coup d'œil sur le Salon de 1853* (Paris, 1853), « Peinture sur verre chez Coffetier » (*L'Artiste*, 2 septembre 1855), « Le Château de Fère-en-Tardenois » (*L'Artiste*, 7 décembre 1856), « Daubigny » (*L'Artiste*, avril-août 1857), « Intérieurs d'ateliers. Chintreuil » (*L'Artiste*, 4^e trimestre 1858), *Chintreuil* (Paris, 1858).

Le 1^{er} mars 1860 naquit au domicile de Gabriel Henri, rue du Château, l'unique enfant de Frédéric, un garçon prénommé Joseph Maurice. Les parents déclarent à ce moment habiter au numéro 14 de la rue de l'Université à Paris. Quand Henri annonça à Daubigny la naissance de son enfant, le peintre lui fit cette réponse attendue : « Je regrette de ne pas être un peu magicien pour octroyer à votre fils le don du paysage et d'en faire un paysagiste en herbe. » Maurice Henri devint magistrat et termina sa carrière comme président du Tribunal pour enfants au Havre. Il mourut le 19 août 1921 à Château-Thierry, trois ans après son père. Membre de la Société historique et archéologique de Château-Thierry en juillet 1887, il y présenta des communications sur les archives du palais de

9. Publié par Henri dans les *Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry*, 1893, p. 110.



Frédéric Henriet, *Étude à Crouttes (Aisne)*. 26 x 38 cm. (Collection particulière)

Justice, Racine, Jean de La Fontaine, etc.

De son côté, Frédéric devint sous-inspecteur des Expositions et rédacteur des livrets du Salon de 1861 à 1863. Le 13 février 1864, il pria néanmoins Nieuwerkerke de disposer de son emploi, trouvant que le résultat n'était pas en rapport avec le travail qui incombe au catalogue et la responsabilité qu'il entraîne : « Il m'est difficile – écrivit-il – d'admettre que je doive être assimilé comme indemnité à mes collègues qui touchent un traitement au Louvre ! »

« Il ne renonça pas pour cela à Paris. Paris c'était son faible ¹⁰. »

Du côté de la peinture

Dans *Les campagnes d'un paysagiste* qu'il publia chez Laurens en 1891, Henriet raconte :

« C'est Daubigny qui m'a mis le pinceau à la main. Personnellement, je ne lui en veux pas ; car la peinture m'a donné ce que je lui demandais – de délicates et ineffables joies... J'étais en vacances dans ma famille. Le soleil et la belle saison aidant, j'avais décidé

10. Étienne Moreau-Nélaton, *op. cit.*, p. 29.



Frédéric Henriet, un groupe de maisons (non localisé). 25,5 x 36,5 cm. (Collection particulière)

Daubigny à venir passer quelques jours avec nous. Je vois encore la suscription de la lettre qui annonçait son arrivée : M.***, à Château-Thierry (Marne). Ce maître étourneau, qui était loin de prétendre à éclipser Pic de la Mirandole, mettait Château-Thierry dans le département de la Marne parce que la Marne y coulait. Géographie de paysagiste... Nos jambes s'ankylosèrent, je vous assure, pendant les quarante-huit heures qu'il nous donna. Je tenais à ce qu'il emportât de nos riantes environs un bon souvenir, gage de son prochain retour ; et c'était un « *sursum* » continu que ces joyeuses promenades. Daubigny avait devant la nature une fraîcheur de sensations qu'il traduisait avec une vivacité singulière. Ces commentaires pleins de relief et d'imprévu faisaient luire en moi des clartés soudaines ; et jamais les champs, la verdure, le soleil, ne m'avaient à ce point émerveillé.

« – Comment, s'écria-t-il, vous habitez un si joli pays et vous ne peignez pas !

« – J'admire la nature, cela ne vaut-il pas mieux que de la massacrer ?

« – Théorie de paresseux, ces admirations collectives. Le meilleur moyen d'admirer la nature, c'est de la peindre. Je ne sors pas de là. Vous dessinez tant soit peu. Vous vous êtes fait au Louvre une éducation suffisante. Prenez-moi le pinceau, et allez-y gaiement. Ça ne sera pas si laid que vous croyez...!

« Le trait avait porté. Ça ne sera pas si laid que je crois... Si c'était vrai pourtant !

« Pourquoi n'essayerais-je pas ?

« J'essayai, et aussitôt rentré à Paris, je courus montrer mes barbouillages au plus indulgent des maîtres... Je n'ai pas besoin de dire combien je pataugeai. Je parcourus toutes les étapes inévitables de la période des tâtonnements, passant de l'abus des frottis à l'excès des empâtements, de la dureté à la mollesse, du noir au blafard, préoccupé comme un débutant qui ne s'est pas encore familiarisé avec son outil... »

Daubigny l'aida à franchir le premier degré d'initiation qui consiste à « savoir voir ». Il lui apporta toute une révélation de l'esthétique du paysage moderne :

« Il m'ouvrait la bonne voie. Si je n'y ai pas marché à pas de géant, c'est ma faute. Il fallait oser ; il fallait arborer crânement une toile au-dessus de mes forces. Il m'a manqué l'audace et sans doute le grain de folie sans lequel un artiste ne décroche jamais les étoiles.

« Qu'on me pardonne d'oser aujourd'hui parler de moi si longuement. Tartempion lui-même me paraît excusable de se mettre en scène quand il a eu la bonne fortune de rencontrer un interlocuteur célèbre et glorieux. Sous une forme originale, Daubigny m'a donné une leçon d'une haute portée. Si j'en fais la confidence au lecteur, c'est pour que la leçon profite à d'autres que moi. »

« En tout cas – commente Moreau-Nélaton –, ce n'est pas à Château-Thierry que ses pinceaux s'en furent chercher l'inspiration. Pendant l'été de 1863, un hasard l'ayant conduit à Jouarre, le pays lui plut, et il y loua une maisonnette en plein champ qui fut son ermitage tous les ans pendant la belle saison ¹¹. » Et dans son livre *Le paysagiste aux champs, impressions et souvenirs*, publié en 1913, Henriot confirme en effet : « Je passais en ces temps-là les étés à Jouarre où je vécus les plus heureux jours de ma vie. » Il aimait à regagner vite le gîte d'élection qu'il avait découvert à Jouarre et qui fut pour lui « le paradis terrestre ».

Moreau-Nélaton raconte cependant que, « à la veille du Salon de 1865, c'est Alexandre Bouché (1838-1911) qu'il a connu à Luzancy au cours de ses excursions artistiques qui le décida non sans peine à soumettre au jury une de ses toiles, que ce camarade avait jugée excellente. Le jury partagea les vues de Bouché et l'admit. C'est ainsi que le bureaucrate *in partibus* débuta au Palais de l'Industrie avec un petit paysage intitulé *Aux Corbiers, près Jouarre* » ¹². Dans *Le Courrier de l'Aisne* du 25 juin 1865, Charles Colligny écrivit : « Monsieur

11. Étienne Moreau-Nélaton, *op. cit.*, p. 27.

12. Étienne Moreau-Nélaton, *op. cit.*, p. 30.

Frédéric Henriët a présenté au Salon *Vue*. Je veux rappeler qu'il n'écrit pas assez souvent. Quand on écrit *Le poème de la femme voilée*, on ne met pas un voile pendant si longtemps sur sa plume. » Fort de ce coup d'essai, Henriët continua d'exposer au Salon durant vingt-trois années, à l'exception bien sûr des années 1871 à 1873. Et bien qu'ils n'aient jamais été récompensés par une quelconque médaille, les envois de l'artiste ne passaient pas inaperçus.

L'année suivante, en 1866, Frédéric Henriët fit paraître, chez Achille Faure, un livre intitulé *Le paysagiste aux champs*, illustré de douze eaux-fortes originales dont deux de Corot et de Daubigny. Corot est représenté par *Solitude* et Daubigny par *Le Botin à Conflans*. Ces chroniques concernent surtout les peintres de Barbizon et renferment d'intéressantes anecdotes ; elles évoquent Daubigny canotant, Méryon aux tours de Notre-Dame, Millet à Barbizon, etc. Dans *L'Événement* du 12 juin 1866, Émile Zola se fit l'écho de cet ouvrage et, dans un article intitulé « Livres d'aujourd'hui et de demain », le commenta ainsi : « Il faudrait que les romanciers puissent aller chaque été, comme les paysagistes, en quête de la nature vraie, puis qu'ils revinssent avec leur bagage d'études et de croquis. Lisez le livre que M. Frédéric Henriët vient de publier chez Achille Faure, *Le Paysagiste aux champs*, et vous verrez la belle vie qu'on mène dans les herbes hautes, au bord des eaux, sous les larges ombrages. »

Zola cite ensuite longuement un passage où Frédéric Henriët raconte comment Daubigny se fit un atelier flottant sur un bateau pour mieux peindre les brumes de la Seine, et conclut : « L'oeuvre de M. Henriët est ainsi pleine de détails piquants sur nos artistes. Je reviens à ma première idée : je voudrais que nous autres écrivains, nous eussions nos bateaux-cabinets... »

L'année de 1866, Henriët expose deux peintures intitulées *À Romeny, près Jouarre* et *En été*. En 1867, la peinture *Soir d'automne*, représentant le hameau des Montgoins dans les environs de Jouarre, est achetée par l'État et envoyée à la ville de Château-Thierry. Cette toile est déposée, en attendant mieux, dans l'unique salle du vieil Hôtel de ville. Ce tableau est exposé ensuite au tout récent musée Jean de La Fontaine, en 1876, année où la Société historique et archéologique de Château-Thierry, fondée le 9 septembre 1864, opère la cession à la ville de la maison natale du fabuliste, après qu'elle l'eut achetée par souscription lancée en 1869. La peinture est signalée perdue dans l'inventaire du musée dressé en 1899 par Henriët lui-même, membre de la Société historique depuis 1875 et premier conservateur du musée. Sous son administration, les collections, grâce aux fidèles amitiés qu'il compte dans les milieux artistiques, s'enrichissent de nombreux dons. Henriët abandonnera ses fonctions de conservateur en 1911 et un autre peintre, Léon Aman-Jean, lui succédera à la tête du musée Jean de La Fontaine.

En 1868, le surintendant des Beaux-Arts, son ancien chef au Louvre, s'arrête devant son tableau intitulé *La Marne à Tancrou* en Seine-et-Marne ; il en décide l'acquisition pour le compte de l'État et, après le Salon, la toile part pour



Frédéric Henriet, *Porte à Crezancy (Aisne)*. Huile sur toile. (Collection particulière)

le musée de Vire qui, n'en possédant pas, a réclamé un tableau de paysage. Maurice Ducap, critique, le décrit ainsi : « Un ciel clair, des eaux limpides, une belle ligne d'horizon, des masses d'arbres profondes, îles de verdure que la Marne continue en les caressant, un modeste clocher émergeant du sein de ces paisibles ombrages, comme un doux appel aux âmes blessées, tel est le coin rêveur découvert par Frédéric Henriet (de Château-Thierry), *La Marne à Tancrou* ; il l'a traduit avec un entrain et un bonheur qui se démentent malheureusement un peu dans certaines parties hésitées et timides des premiers plans ¹³. » Malheureusement ce tableau fut brûlé lors des bombardements de juin 1944.

13. *Le Courrier de l'Aisne*, 8 mai 1868.

En 1869, Henriet présente deux peintures : *Les îles de Mary-sur-Marne*, toile qui sera également achetée par l'État et envoyée au Musée de Laon où elle se trouve toujours ; *Une rue de Liverdun* (Lorraine) et deux eaux-fortes, *La Marne à Tancrou* et *Souvenir de Liverdun*. Maurice Ducap commente à nouveau : « Monsieur Frédéric Henriet (de Château-Thierry) a bien des dons de paysagiste. Si sa main trahit ses intentions, ses oeuvres attestent généralement un sentiment distingué et personnel. *Les îles de Mary-sur-Marne* et *Un soleil couchant* joignent à une heureuse recherche de lignes une coloration souple qui atteint la vigueur sans échouer dans le noir. Ces masses d'arbres enveloppées de teintes crépusculaires, ces eaux assoupies, respirent le silence, la solitude et la rêverie ¹⁴. »

Henriet envoya deux peintures au Salon de 1870 : *Une cour de ferme dans la Brie* et *L'Étang de Péreuse* (Seine-et-Marne). Ce dernier est aujourd'hui visible au musée Chintreuil de Pont-de-Vaux dans l'Ain. Le tableau fut en effet offert par son auteur, en 1880, à son ami Jean Desbrosses, premier conservateur du musée Chintreuil. De 1871 à 1873, le peintre bouda les salons, dont l'organisation lui suggéra quelques critiques.

« En 1874, Jouarre le posséda cette année-là pour la dernière fois. Mais la terre natale le réclamait. La maison qu'avait possédée à Château-Thierry, rue du Château n° 29, feu Gabriel Henriet, son beau-père et en même temps son frère consanguin, venait de lui échoir. Il allait y passer les mois d'été ¹⁵. »

Henriet participa à nouveau au Salon des Champs-Élysées de 1874 à 1890 avec des paysages peints ou gravés dans la manière de Daubigny, inspirés des bords de Marne dans les environs de Château-Thierry, de Mézy, de Jouarre mais aussi des bords de la Meuse à Revin. Il se distingue également en présentant, dans une nouvelle technique, un ensemble d'aquarelles : *Une vue de l'église de Mézy* (Aisne, Salon de 1875) ; *Une route de Jouarre à Coulommiers* (Seine-et-Marne, Salon de 1875) ; *Une vue de Château-Thierry, le soir* et *Un hameau de Romeny en automne près de La Ferté-sous-Jouarre* (Salon de 1876) ; *La croix du cimetière de Mézy* (Salon de 1877) ; *Une vue de Port-à-Binson* (Marne) et *Une rue à Mont-Dore-les-Bains* (Salon de 1878) ; *Une Vue de l'église du prieuré de Port-à-Binson* et *Bords de la Marne* (Salon de 1879) ; *Allées des grisards à Mézy* (Seine-et-Marne) et *À Luzancy* (Seine-et-Marne, Salon de 1880) ; *Le Couvent des Dominicains à Revin* (Ardennes) et *L'Abside de l'église de Mézy-Moulins* (Salon de 1881) ; *Une rue de village de Lorraine* et *Maisons à Liverdun* (Meurthe-et-Moselle, Salon de 1882) ; *Souvenirs d'Auvergne* (cadre de deux aquarelles, Salon de 1883) ; *La montée de la place à Nogent* (Haute-Marne, Salon de 1884) ; *La Route à Méry-sur-Marne* et *La Marne à Crouttes* (Aisne, Salon de 1886) ; *À Cayeux-sur-Mer* (Somme) et *Le donjon de Vic-sur-Aisne* (Salon de 1887) ; *Une vue prise à Revin* (Ardennes, Salon de 1888) ; *À Saint-Valéry-sur-Somme* (Salon de 1889) ; *Le Prieuré, à Montmort* (Marne), seule et dernière oeuvre présentée au

14. *Le Courrier de l'Aisne*, 30 mai 1869.

15. Étienne Moreau-Nélaton, *op. cit.*, p. 43.

Salon l'année 1890.

Parallèlement à son activité de peintre, Henriet poursuivait celle d'écrivain et de critique d'art. Dans un article du *Courrier de l'Aisne* du 22 mai 1881, il commenta ainsi – sous le pseudonyme de G. Desclinville – ses propres œuvres : « C'est à la vallée de la Meuse que Frédéric Henriet (de Château-Thierry) a emprunté le sujet de son tableau (salle 19) ; la rivière semble faire un détour pour venir chercher l'ombre d'un épais bouquet de saules ; elle a des paresseuses de lac ; quelques arbres à demi dépouillés font, par leur jet élané, une heureuse opposition avec les formes massées du groupe central. La Meuse a encore fourni à M. Henriet le charmant motif de son aquarelle *Le vieux couvent des Dominicains à Revin* (salle des dessins). Nous ne plaindrons pas ces bons religieux. Quel site délicieux pour ces hommes de paix, de prière et d'étude... »

En 1874, Henriet collabora avec Champfleury et Albert de La Fizelière à un magnifique ouvrage consacré à la mémoire d'Antoine Chintreuil¹⁶. Le livre comprenait quarante-deux eaux-fortes gravées par différents artistes sur les dessins de Jean Desbrosses. Une autre étude suivit bientôt : « Après Chintreuil – précise Moreau-Nélaton –, c'était Daubigny, dont il s'était improvisé l'historiographe¹⁷. Il avait publié en 1875 un catalogue de son oeuvre gravé et de ses principales toiles exposées dans les Salons, précédé d'une double étude sur le peintre et sur le graveur¹⁸. » L'ouvrage fut complété après la mort de Daubigny, en 1878 (Paris, A. Lévy, 1875-1878).

Dix ans après la publication du *Paysagiste aux champs*, ce joli livre a les honneurs d'une réédition chez Lévy (1876). La première partie, intitulée cette année-là « L'été du paysagiste », reprend le volume publié en 1866, *Le paysagiste aux champs, croquis d'après nature*. Frédéric Henriet revoit le texte et augmente son ouvrage de quelques nouveaux chapitres, notamment le deuxième, « Les Colonies d'artistes ». Le livre contient vingt eaux-fortes signées Léon Bellée, Armand Cassagne, A. Delaunay, Marcellin de Groseilliez, Harpignies, Lhermitte, Pèquègnot, Alfred Taiée, Jules Veyrassat.

À propos de Jean Desbrosses, Henriet écrit, dans une petite biographie qu'il lui consacra, en 1881 : « On me reprochera sans doute encore de prendre les devants sur la Gloire. Mais j'aime mieux être la voix qui jette un nom à la foule que l'écho qui le répète. Le beau mérite vraiment de s'apercevoir qu'un homme a du talent quand les mille trompettes de la renommée, sous la figure toute moderne de reporters et de salonniers, le proclament à l'envi ! Ma méthode m'a réussi avec Chintreuil. Pas plus que Chintreuil, mon ami Jean Desbrosses ne trompera nos espérances¹⁹. »

16. *La Vie et l'œuvre de Chintreuil*, imprimé chez Cadart.

17. *C. Daubigny, son œuvre gravé*, Paris (A. Lévy), 1875.

18. Étienne Moreau-Nélaton, *op. cit.*, p. 41.

19. Frédéric Henriet, « Jean Desbrosses », *Peintres contemporains*, Paris (A. Lévy), 1881.

Le 8 septembre 1890 naquit à Clermont, dans l'Oise, la première petite-fille du critique, Charlotte Jeanne Henri, fille de Maurice – à l'époque juge d'instruction près le tribunal civil de Clermont – et de Madame Adèle Émilie Langlois. Charlotte se maria le 26 octobre 1921 à Château-Thierry avec Louis, François de Sales, Marie Chevallier et cinq enfants naquirent de cette union, dont mon père feu Jean Paul Charles Chevallier.

La même année 1890, Henri, membre de la Société des artistes vivants depuis 1883, donna sa démission. Il en expliqua la raison, sous son pseudonyme de Desclinville, dans un article du *Journal de l'Aisne* du 26 février 1891 intitulé « Les deux Salons de 1891 » :

« Je connais un artiste qui a envoyé sa démission de membre de la Société des Artistes Français, et voici comment il l'a motivée. Il n'accepte pas, dit-il, les décisions d'un jury tiré au sort qui peut lui donner pour juges Tartempion ou Balendard. Il conteste au comité le droit de bouleverser chaque année le règlement. Quoi que non médaillé, il veut l'admission de droit pour les médaillés ; il reproche à la Société de s'écarter de son but en faisant inutilement concurrence à l'association Taylor plutôt de consacrer toutes ses ressources à mettre l'exposition « dans son immeuble », comme cela avait été décidé à l'origine. Enfin, il ne voit pas pourquoi il cotiserait pour un titre de sociétaire qui ne lui confère absolument aucun droit ; pourquoi il payerait son écot à un banquet dont on ne demande qu'à l'exclure. Si beaucoup d'artistes suivaient l'exemple de celui-là, cela donnerait à réfléchir au comité ; mais les malheureux continueront à cotiser, leurrés de l'espoir de pensions lointaines et chimériques. »

Avec sa démission, Henri venait de rompre avec vingt-cinq ans de salons. « Le dessinateur ne devait plus guère produire son talent en public que comme illustrateur de sa prose ²⁰. »

En 1891 Henri publia, chez Laurens à Paris, *Les Campagnes d'un paysagiste* avec des croquis de l'auteur, ouvrage précédé d'une « Lettre sur le Paysage » du Marquis de Chennevières. Sur ce livre Philippe Gille écrit :

« Sous ce titre : *Les campagnes d'un paysagiste*, un peintre qui est aussi un écrivain, M. Frédéric Henri, a publié chez Renouard, une suite d'impressions sur l'art, la vie de l'artiste paysagiste, les étapes qu'il a à parcourir moralement et matériellement, qui sont extrêmement intéressantes. M. Frédéric Henri, qui a connu dans l'intimité tous nos artistes, Corot, Daubigny et tant d'autres, nous donne sur ces maîtres des détails curieux à tous les points de vue. Les anecdotes y fourmillent, anecdotes qui renferment des renseignements et des leçons pour les artistes. Un jour, par exemple, qu'il regarde Corot peignant un tableau, il le voit non sans quelque étonnement, commettre certaines omissions et infidélités dans la

20. Étienne Moreau-Nélaton, *op. cit.*, p. 50.



Frédéric Henriet, *Porte de jardin à Jouarre* (Seine-et-Marne). 25 x 31 cm. (Collection particulière)

reproduction de son motif.

« – Pardon, maître, hasardai-je, mais je ne vois pas sur votre étude les arbres qui sont là-bas à droite ? »

« – Il se retourna vivement et avec crânerie – Les arbres ? Quand je les fais, on me les coupe !... Je les mets quand je veux. Je n'ai pas dit toujours cela, car, pendant trente ans, j'ai copié la nature avec conscience, avec respect, avec amour, avec une naïveté poussée jusqu'à la gaucherie. C'est parce que j'ai fait ainsi pendant un quart de siècle qu'aujourd'hui j'ose déchirer ma lisière et m'émanciper un peu.

« On juge de l'intérêt des conversations ainsi rapportées, M. Frédéric Henriët a joint de jolis croquis à ce livre d'artiste. »

Dans *L'Observateur* du 10 août 1892, Adrien Hubert publia un article intitulé « Études de philosophie et d'histoire. Quelques mots sur les beaux-arts » où l'on trouve, sur Henriët, les quelques lignes suivantes : « Vous pouvez écouter de confiance ce que vous dira de Corot, Daubigny, de Villain, de Chintreuil, de Desbrosses, un pareil juge. Si M. Henriët n'était pas lui-même un des modestes dont il parle avec tant de talent, ses oeuvres de peinture trouveraient aussi un plus bruyant accueil dans les officines de la célébrité. Elles sont aujourd'hui entre les mains des seuls délicats et des connaisseurs. C'est assez pour sa gloire, c'est trop peu pour la nôtre. »

Du côté de l'histoire

Henriët consacra une partie de sa vie à la peinture, une autre à la littérature, et s'essaya aussi à l'histoire. Membre de la Société historique et archéologique de Château-Thierry dès 1875, comme nous l'avons dit plus haut, il présenta à l'assemblée, en 1878, une première communication qui avait pour sujet « Le Modeleur Gauthier ». Lors du renouvellement du bureau de la Société en 1898, il en devint le vice-président et le resta jusqu'en 1908, sous la présidence de son cousin Jules Henriët. « Jusqu'à l'heure de sa mort, il ne cesse, par une collaboration aussi assidue que brillante dont tous les collègues lui sont d'autant plus reconnaissants, d'enrichir nos Annales de ses intéressantes découvertes historiques et réussit à en faire une publication des plus instructives et des plus attachantes ²¹. »

Parmi ses plus remarquables communications, signalons celles qui ont donné lieu à de précieux tirages à part : *Le Comte de Nieuwerkerke* (1893), *La statue de Racine à La Ferté-Milon* (1893), *Le Trésor de l'Hôtel-Dieu* (1896), *Adolphe Varin* (1897), *Henri Pille* (1898), *Catalogue du Musée de Château-*

21. Discours prononcé par M. Pommier sur la sépulture du peintre.

Thierry (1899), *Une tour de nos vieux remparts* (1900), *Léon Lhermitte et son oeuvre gravé* (1903), *La rue du Château* (1910), *La rue Jean de La Fontaine* (1916), etc.

Depuis 1896, Henriet gratifiait de sa prose l'*Almanach Matot-Braine*, almanach de la Marne, de l'Aisne et des Ardennes. Tantôt, il y évoquait quelques souvenirs de voyage ; tantôt, il y badinait dans un conte d'une philosophie souriante, rappelant à ses amis les débuts timides de l'écrivain et le doux moraliste qui s'était révélé, dès 1856, dans la minuscule plaquette intitulée *Oeillades et sourires*.

En 1898, la municipalité chargea Frédéric Henriet de réorganiser son musée pour réaménager la partie du premier étage, occupée par la Société des dames de l'Ouvroir. Au moment de l'inauguration du nouvel Hôtel de ville, en 1893, le député-maire fit transporter quinze tableaux dont quatre furent rendus au musée : « Il s'agissait presque de faire un civet sans lièvre, – je veux dire un musée sans tableaux. Si nous avons à peu près réussi à résoudre ce problème, nous devons en reporter tout l'honneur aux excellents amis qui se sont fait un plaisir de nous envoyer, pour notre musée naissant, quelques-unes de leurs oeuvres (à Armand Cassagne, Jean Desbrosses, Léon Loire, Étienne Moreau-Nélaton, Eugène Varin, Adolphe Varin, Raoul Varin, Jules Maciet, etc.)²². » Henriet donna en outre, en 1900, un magistral dessin à la mine de plomb de Daubigny qui ornait sa collection particulière et qui représente *Une vallée dans l'Isère* (dessiné vers 1849 à 1852). Le conservateur assura ses fonctions pendant douze ans et, nous l'avons vu, crut bon de se retirer, en 1911, pour céder la place au jeune Aman-Jean.

Le 2 juillet 1901, Maurice Henriet, procureur de la République à Senlis, eut la joie d'annoncer la naissance d'un garçon, Pierre François Gabriel, second et dernier de ses enfants. Pierre, qui devait épouser une demoiselle Galzi, devint médecin gynécologue et décéda à Montpellier en décembre 1975, malheureusement sans postérité. Le nom d'Henriet est désormais éteint pour notre filiation.

L'année 1911 fut l'année déchirante, celle où l'âge imposa à Henriet la rupture avec la « Capitale des Arts ». Le peintre-critique-historien quitta son logis de la rue du Pré-aux-Clercs et s'en accommoda sans bruit. Trois ans plus tard, le 14 juin 1914, la mort frappa à la porte de la maison de la rue du Château et emporta la douce et tendre compagne, Marie, qui s'éteignit à l'âge de quatre-vingts ans. Henriet n'eut pas même la consolation de finir tranquillement ses jours dans sa ville natale : Château-Thierry était violemment déchirée, grandement détruite, par les affres de la guerre. La mort vint cueillir le dernier souffle du vieil homme le 24 avril 1918, quelques mois avant la signature d'un armistice qui lui eût sans doute fait chaud au cœur. Dans une de ses lettres, datée du 22 avril, son beau-frère

22. Frédéric Henriet, *Catalogue historique et descriptif des tableaux, dessins, gravures, sculptures et objets d'art composant le musée de Château-Thierry*, Château-Thierry, 1900, p. 8.

écrivit que l'amateur avait alors hâte de terminer un dessin auquel il travaillait, de sa tour, un jour de soleil, une *Vue des Garats*...

Personne n'a parlé de soi avec un tact plus pénétrant que sut le faire Henriet lorsqu'il s'était avisé de faire son propre portrait :

« J'ai noirci pas mal de papier en ma vie, et je ne suis point un écrivain. J'ai barbouillé bien des mètres de toile, et je ne suis pas un peintre.

« Je suis et n'ai jamais voulu être qu'un *amateur-artiste*. Je ne sais si je m'abuse, mais je me flatte que cela vaut un tantinet mieux qu'un *artiste-amateur*.

« Aurais-je dû, comme on me l'a dit quelquefois, avoir plus d'ambition ? Aurais-je pu faire mieux que je n'ai fait ? Assurément, j'aurais pu comme mes confrères, louer un vaste atelier, attaquer une vaste toile, me jeter à l'eau pour me forcer à nager, et peut-être *arriver*, comme beaucoup d'entre eux. Je ne l'ai pas essayé, parce que j'ai douté de moi-même. Incertain du résultat, je me suis dispensé de l'effort. Je ne puis donc savoir si je serais *arrivé*, puisque je ne suis pas parti... Voici, je crois, pour quelle raison je suis resté « Gros-Jean comme devant ».

« Artiste par goût, – et, du plus loin qu'il m'en souviennne, j'ai donné à cet égard des signes évidents de ma vocation, – je suis bourgeois de naissance, bourgeois par état et par tempérament. J'ai toujours eu d'un bourgeois le sens pratique, l'amour de l'ordre de toute chose, et je n'aurais pas, pour un empire, – voire pour la médaille de première classe, – risqué quoi que ce soit de la vie paisible et régulière où j'ai mis mon bonheur.

« Voilà pourquoi je n'ai pris de la carrière artistique que des fleurettes ; pourquoi je n'ai jamais eu d'autre souci que de vivre à ma guise, dans mon indépendance de bourgeois vieux modèle ; de peindre, d'écrire à mon heure, dans un complet désintéressement du « qu'en dira-t-on » mondain. Sans doute, il y a dans mon cas quelque sagesse ; mais, comme c'est une confession que je veux faire, j'avouerai qu'il y a encore plus de pusillanimité. Je n'ai jamais eu confiance en moi... et dans les autres. J'ai fait de la prudence un défaut, en m'épargnant, crainte d'échec, la peine d'un travail plus vigoureux. J'ai eu peur de la lutte. J'ai manqué de volonté.

« Certes, je ne suis pas malheureux pour cela ; et il est trop tard pour en dire mon *mea culpa*. J'aime mieux fredonner sans remords ce refrain d'une chanson de café-concert, qui résume toute ma vie :

J'ai pas osé...

J'ai pas osé...²³ »

Catherine DELVAILLE-CHEVALLIER

23. Étienne Moreau-Nélaton, *op. cit.*, p. 75.